

### L'établissement d'une Manufacture.

D. puis que nous avons publié l'article intitulé "Une industrie avantageuse," nous avons eu occasion de converser avec certaines personnes dont quelques unes nous ont paru manquer de confiance au succès de l'entreprise que nous proposons. Elles alléguent la difficulté de se procurer les matières premières en quantité suffisante de soie pour voir de vases ou de linoons, et de recourir des ouvriers expérimentés pour mettre à la tête de l'exploitation.

Elles hésitent aussi à croire qu'il fut possible de trouver un débit assez considérable pour permettre d'exploiter cette branche d'industrie sur un pied assez élevé pour qu'elle soit rémunérative.

Quant aux moyens à prendre pour se procurer, en quantité considérable, les canotiers, oignons, tentes, etc., il suffit de suivre l'exemple de M. Archdeacon dont nous parlions dans notre article sur ce sujet. Ce serait de passer des contrats avec un certain nombre de cultivateurs ou de jarliniers qui s'engageraient à fournir, chaque année, le produit de tant d'arpents de terre.

Il serait le même des autres choses.

Pour les ouvriers tous ceux qui sont employés dans une manufacture qui commence ne sont pas toujours ententendus : c'est en forgeant que l'on devient forgeron. Les profits pourraient être moins grands au début, et voilà tout.

Mais si nous avons parlé de ce genre d'industrie plutôt que d'un autre, ce n'est pas que nous ayons dans l'idée qu'il est le seul possible au milieu de nous, quoique nous soyons convaincu qu'il compte parmi ceux qui rapporteraient le plus de bénéfices. Non, ce que nous voulons, nous, c'est la prospérité et le bonheur du pays, ce sont des moyens effectifs de retenir nos compatriotes à la terre natale, et les empêcher d'aller ruiner leur santé et penser leur vie à enrichir nos voisins. Tout le monde répète qu'un de ces moyens serait l'établissement de nombreuses manufactures, eh bien, ce que nous voulons donc, c'est une manufacture, le genre importe peu pourvu que nous en ayons. Nous avons, ici, des fonderies, des cordonneries, etc qui semblent être dans un état prospère. Ne pourrions-nous pas y ajouter une manufacture de meuble, de portes et de châssis ; une papeterie, une savonnerie etc., etc. Nous avons de magnifiques pouvoirs d'eau qui ne demandent qu'à être exploitées et qui peuvent l'être à peu de frais. Sachons profiter de l'avantage qu'ils nous offrent et utilisons les, en travaillant pour nous-mêmes, et en travaillant pour le pays suivant la mesure de nos forces.

On comprend l'importance de ce qu'il y a de

faire de chacune de nos villes, de chacun de nos villages des places manufacturières, mais ici se dresse l'objection majeure, la difficulté qu'il semble impossible de surmonter ; nous n'avons pas de capitaux. Mais le moyen d'avoir des capitaux c'est de travailler activement, c'est d'exploiter les sources de richesses que la Providence a mises à notre disposition, c'est de ne pas attendre que les américains viennent faire fortune dans notre pays. Nous n'avons pas de capitaux, dit-on et pour tant il y a à peine une année que la Banque des Marchands a ouvert une succursale dans cette ville, et déjà, près de \$100,000 ont été déposés à son bureau d'épargne sans compter plusieurs autres millions déposés au Bureau de Poste.

Avec cette somme relativement considérable une couple de manufactures auraient pu être fondées, et ces capitaux tout en faisant gagner le pain à une foule de familles, rapporteraient ou peut le supposer raisonnablement, 8 ou 10 par cent au lieu de 5 seulement.

Qu'on ne croit pas qu'aux États-Unis ou ailleurs il n'y ait que les grands capitalistes qui fondent des manufactures, le peuple aussi en établit. Au moyen de sociétés distribuées en plusieurs milliers de parts, on peut réaliser de forts montants sans qu'il en coûte beaucoup à chacun des actionnaires, et tout le monde en profite.

### PETITE CHRONIQUE.

— Il nous a été donné, dit le *Journal de Québec*, de visiter, à Spencer Grango, la magnifique terre de M. James Le Moine, notre naturaliste, et d'y admirer les fruits magnifiques qu'il y cultive. Les raisins de toutes les espèces, les pêches et les nectarines invitent l'admiration du spectateur et, disons-le, stimulent sa convoitise. Nous avons contemplé la plus belle exposition de raisins de Hambourg qu'il nous ait jamais été donné de voir dans aucune serre du pays.

— Dans les provinces orientales de la Prusse, l'émigration prend un développement toujours de plus en plus considérable, écrit-on de Berlin à la "Gazette de Cologne," et la disette de bras dans le pays n'est pas moins grande que dans l'intérieur des villes, le manque de logements. En vain, le gouvernement met-il en garde contre les séductions à l'aide desquelles on pousse au voyage transatlantique la population des campagnes, déjà très portées à émigrer. En vain, des propriétaires bien avisés ont ils recours au moyen qu'on pourrait croire le meilleur à savoir l'amélioration du sort de leurs ouvriers. Ceux-ci ne profitent de l'augmentation des salaires que pour recueillir les sommes nécessaires au payement de leur passage. Le seul remède serait une meilleure répartition

de la propriété foncière. En beaucoup de provinces, la petite propriété est presque éteinte, et il n'est resté que des biens nobles, entourés d'autres biens nobles, chacun de plusieurs milliers d'arpents. Les conséquences de cet état de chose se font de plus en plus sentir.

— L'association française contre l'abus des boissons alcooliques vient de lancer parmi les différentes classes de la société, à 20,000 exemplaires, un nouveau volume intitulé : "Ce qu'on rapporte du cabaret." L'opportunité de cette publication n'est-elle pas bien indiquée par la navrante statistique qui suit ?

Il existe en France 400,000 cabarets et débits de boissons, où se fait une consommation de liquides s'élevant à 2 milliards et demi de francs par an. Suivant les appréciations les plus modérées, la part de la consommation des classes laborieuses aux cabarets est annuellement de 1 milliard 800 millions, un tiers ou moins des produits agricoles un sixième environ du salaire et du produit général.

### VIEUX ET NOUVEAU PATURAGE.

Un correspondant de la *Tribune de New-York*, parle de la valeur relative des nouveaux pâturages et des anciens. Selon lui l'herbe de ceux-ci produit un meilleur lait, mais le nombre d'acres nécessaire à une vache est plus considérable ; il en faut souvent trois.

Les nouveaux pâturages, au contraire produisent en abondance, de l'herbe recherchée par toute espèce d'animaux un acre peut souvent nourrir plus d'un animal, mais le lait est inférieur. Pour trancher cette question en quelques mots, dit-il, qu'il me suffise de dire que si je levais louer du passage pour mes vaches, je désirerais pour elles un vieux triche pourvu qu'il ne fût pas encombré d'animaux. Mais si je devais avoir du pacage sur ma propre terre, soit pour mes animaux, soit pour les animaux des autres, je préférerais semer de nouveaux pâturages, car la grande augmentation de l'herbe, dans un pareil nouvellement semé, ferait beaucoup plus que compenser la moindre qualité, il est vrai, mais la bien plus petite quantité d'herbe que produit un vieux triche.

### REMEDE CONTRE LA-DYSSENTERIE.

On prend un petit paquet d'herbe de mille feuilles (herbe à d'inde), on le fait bouillir pendant cinq minutes dans une chopine de lait, on le passe et on le boit à jeun en deux fois et à une demi-heure de distance. L'indisposition disparaît radicalement.